

La Maison-Dieu, 150, 1982, 69-84
Maurice DELEFORGE

LE POÈTE EN MARCHE VERS LA VILLE

DANS une lettre que Patrice de La Tour du Pin adressait à André Romus en date du 25 septembre 1959, on peut lire ces quelques phrases :

« L'an prochain, il faudra que je prenne un appartement à Paris : les petites filles grandissent et je veux qu'elles se préparent déjà à faire quelque chose après leurs bachots (ou leurs échecs) (...) autant m'installer tout de suite dans le tohu-bohu parisien. Mais je serai toujours à cent kilomètres de mes bois et de mon jardin. »

C'est chose faite à la rentrée suivante et la lettre au même, 1^{er} décembre 1960, permet de dater l'événement : « L'installation est à peu près finie et je m'acclimate assez facilement. Il est vrai que le Bignon n'est qu'à cent kilomètres et que nous y retournons souvent. » (LAR, 114, 117.)

* Les œuvres de P. de La Tour du Pin sont indiquées par les sigles suivants :
CE : *Concert Eucharistique*
LAR : *Lettre à André Romus*
LPV : *Une Lutte pour la Vie*
PTC : *Petit Théâtre crépusculaire*
SJ : *Le Second Jeu*
SP : *Une Somme de Poésie.*

Cette donnée biographique serait négligeable si le troisième Jeu de la *Somme*, dans sa seconde partie surtout, n'en manifestait l'importance : « Croyez bien que si je m'installe dans votre ville c'est pour collaborer à son industrie et à ses échanges (...) Ma partie est perdue si je ne la rapproche pas des vôtres. » (LPV, 71.) Voilà qui nous est dit en prose, dans l'une des quatre lettres, deux lettres de Carême et deux lettres pascales, que le poète adresse non plus à ceux qui partagent sa foi, les confidents, mais aux citadins ; cela s'est dit aussi en vers, dans une séquence intitulée *le voyage vers la Ville*, qui fut à l'origine de cette communication et qui en inspire le titre.

Quand et comment le poète s'est-il mis en marche vers la Ville, par quel itinéraire sinueux s'en est-il approché avant de la prendre d'assaut, pour quelles raisons enfin s'y est-il établi indépendamment des considérations domestiques qu'indique la correspondance privée ? Ces questions ont guidé une relecture de la *Somme* dans l'intégralité de sa première version. Elles ont eu pour effet de lever certains mots dans le taillis des proses et la futaie des poèmes : le mot *ville* en priorité mais aussi quelques autres, de la même espèce ou d'espèce voisine : le mot *cité*, le mot *public* et le mot *politique* et, plus lointainement, le mot *siècle* et son dérivé : *séculariser*.

Le procès-verbal de lecture, que voici introduit, ne peut entrer dans le détail d'une investigation qui s'est voulue minutieuse : peut-être la lecture parallèle de la Bible pourrait-elle lui apporter davantage, mais la perspective adoptée est de nature, parmi d'autres, à révéler l'unité des trois Jeux dans la totalité d'une *Somme*.

L'expérience de la ville

Ladite perspective est inattendue ; si elle n'est pas extravagante, elle est au moins paradoxale : accordons-le sans faire de difficulté. Dans le ciel de 1932, les « enfants de septembre » croisent bien loin du Paris de Bardamu. La notice nécrologique ne doit pas faire illusion : s'il est né et mort à Paris, Patrice de la Tour du Pin pouvait à bon droit

parler de lui-même comme d'un « vieux campagnard ». Ce n'est pas de son plein gré qu'il aura été

«... l'adolescent

D'un chantier dans la grande ville.

Il fallait bien être docile.»

(LPV, 248.)

Une éclaircie dans le ciel sombre du second Jeu lui donne de retrouver «(son) bonheur familial d'ancien enfant des bois» et de confier «l'émerveillement qui remontait de (son) enfance à (se) retrouver seul dans les bois au lever du jour» (SJ, 160). Tel fut bien le climat du Jeu de l'homme devant lui-même et le destinataire des Lettres de faire-part que nous lisons dans l'édition définitive de la *Somme* laisse entendre sa préférence pour les « taillis mouillés des débuts de l'œuvre ». Le premier Jeu sent la forêt, les deux premiers livres surtout. Les indications scéniques des premiers interludes ne renvoient guère à la ville. *Le jour de nuit* se déroule dans un grand jardin ; *Andicelée* s'échappe d'une petite maison blanche dans une île ; *la mort au donateur* a pour cadre une prairie, un fond de vallée, un ancien marais salant jusqu'au tableau VII, qui suppose une place, une foule, une petite estrade. Seul le décor de *Catherine Aulnaie* prévoit une place de petite ville avec des baraques foraines.

On aurait tort d'appuyer lourdement sur ces indications allusives et d'interprétation hasardeuse. Notre attention peut se concentrer plus utilement sur tel poème du premier Jeu intitulé *Retraite* où se manifestent deux champs de forces : l'un mène vers la forêt, à l'appel du poète, les habitants de la Ville — et l'on reconnaît bien l'humeur du premier Jeu ; mais l'autre champ de forces pourrait faire sortir tôt ou tard le poète de sa retraite à l'appel des hommes, et plus spécialement de « ceux qui n'ont pas de forêt » (SP, 78).

Ce lieu qu'on appelle la ville, où s'assemblent les hommes pour organiser leur vie collective, exerce une attraction qu'éprouvent à des degrés divers certains des

êtres qui constituent le peuplement intérieur du poète. Nous pourrions oublier Rupert, bien caché dans le V^e interlude, Rupert « qui voulait qu'on s'amuse à la ville » (SP, 342). Oublions Rupert puisque Jean de Flatterre, Borlonge et Philippe Aldine vont nous retenir surtout.

A l'instant de prononcer la damnation de Jean de Flatterre, le poète fait mémoire d'un certain jour,

*« le jour où j'ai mené tes pas dans une ville
Pour voir d'autres douleurs que de ton ciel glacé »*
(SP, 593).

C'est en effet « pour sortir un peu de (lui) » que Jean de Flatterre fait ses bagages et s'installe le soir même dans un petit hôtel du quartier des Ecoles, au cœur de la ville où il a préparé son droit autrefois. Il ne va pas s'y attarder ; mais s'il se soustrait à la séduction des comédiens errants, s'il résiste à l'appel de Lorenquin qui pourrait le conduire à Tess, la fenêtre de son rêve « n'ouvre pas sur la ville mais sur un merveilleux paysage intérieur » (SP, 196). Jean de Flatterre retourne chez lui, pour en être bientôt arraché sous le nom de Borlonge. Un fonctionnaire de la ville de V. fait valoir brutalement les droits que se reconnaît la collectivité sur l'individu :

« J'ai l'honneur de te prendre et le droit de te tuer. »

(SP, 489.)

Mobilisé, blessé, voyant du fond d'un trou s'ouvrir et se refermer aussitôt le raccourci qui l'aurait mené dans un autre monde en lui épargnant le détour par la cité de ses semblables assemblés, Borlonge va faire l'expérience du « parc aux hommes » ; quelque part en Lusace, nous soufflerait le biographe.

Il en revient sous les figures éclatées d'Elster, de Fiellouze et de ce Philippe Aldine en qui retentit le plus fortement, nous sommes au lendemain de la guerre, l'appel de la vie publique ; mais c'est encore sur le mode interrogatif :

« Nous avons trop vécu dans un monde privé. Faut-il faire passer aux actes ce qui était en paroles, faut-il nous essayer à la vie publique ? Après la forêt et ses tribus primitives, après le monastère et ses solitaires, après l'école et ses professeurs vient la cité mais quelle expérience avons-nous du droit et de la politique ? » (SP, 521.)

En cette fin du premier Jeu, toutes les espèces que le poète avait dénombrées en lui, toutes les possibilités de lui-même qui, sous diverses identités, avaient dévidé dans les espaces du poème le cours de leur destin fictif, les voici sur le point de se rassembler, non plus dans l'enceinte d'une clôture imaginaire mais sous le seul nom d'André Vincentenaire et pour accomplir librement ce qui fut velléité sans lendemain chez Jean de Flatterre et volonté imposée de l'extérieur à Borlonge : rejoindre les hommes sur les lieux de leur rassemblement, la ville et faire corps avec eux. Le premier acte d'André Vincentenaire, à peine a-t-il échappé à l'emprise de son père, est de se diriger vers la ville pour y mener la contemplation errante.

« Autrefois je jouais à l'enfant un peu sauvage ; aujourd'hui je vais à ceux qui sont domestiqués par le siècle, non pour m'asservir ni les appeler à fuir vers une fausse liberté mais pour témoigner devant eux d'une autre traduction possible du monde intérieur. » (SJ, 61.)

L'expérience sera de courte durée. Non sans lendemain mais, à coup sûr, sans lendemain immédiat. L'heure semblait venue. L'heure n'était pas venue.

Du moins le poète aura-t-il fait de la ville des hommes une expérience qui s'approfondira par la suite (aussi emprunterons-nous déjà aux derniers chapitres du second Jeu, voire au troisième pour la relater) mais, partant des seules données de *La contemplation errante*, nous pourrions nous risquer à la récapituler en deux propositions : pour lui, c'est-à-dire pour quiconque a la conviction que tout homme est une histoire sacrée, la ville est inhabitable ; aussi est-elle inhabitée.

La ville inhabitable aux hommes

Elle est inhabitable. Se mettre en marche dans la direction de la ville, fût-ce la petite ville rose des débuts du second Jeu, traverser le paysage de terrains vagues et de maisons dispersées et tristes qui remplace peu à peu la campagne, c'est s'aventurer dans un milieu artificiel où le poète — lui du moins — respire mal, car tout lui rappelle qu'il est « d'une bien faible constitution devant le vent du monde » (SJ, 266).

L'angoisse physique est à deux reprises notée : au terme de son exode, à la pensée de pèleriner dans la petite ville, André Vincentenaire va se sentir étouffer. Il étouffait déjà lors de son premier départ : « comme toutes les fois où il quittait la solitude libre et pénétrait dans des lieux très peuplés, il se surprit à freiner un peu sa respiration comme s'il voulait garder au fond de ses poumons assez d'air vierge pour leur permettre le passage et la plongée » (SJ, 64, 412).

« Assez d'air vierge » : l'air de la ville ne l'est plus. Les villes qui, considérées de loin par l'ensoleillé, paraissaient avoir « fait leur ciel mordoré » sont en réalité couronnées de fumée « comme de la seule couronne permise » (SJ, 63). L'air n'est pas le seul élément qui soit détourné de son cours naturel. Jusque dans le quatrième concert eucharistique retentira la plainte des eaux : « toute source est captée, mon Dieu, dès qu'elle affleure, tout est canalisé par les services du monde ! Ils règlent le débit et l'usage des eaux avec autorité sur ce qu'ils en connaissent » (CE, 71).

Derrière ce *ils* s'entraperçoit la figure de l'ingénieur. Il porte, dans le second Jeu, le nom de Storm. Pour produire le beau métal léger qu'on appelle aluminium, il rompt l'alliance nuptiale des éléments dans la bauxite. Son pouvoir a plus d'étendue : « Il ordonne les arbres et les bêtes, il plante des villes dorées, plus rien ne demeure vierge ni sauvage » (SJ, 70).

Jusqu'au temps qui lui obéit. Au chapitre de l'abordage, une sirène ululera la fin du travail, un tracteur imposera son rythme écrasant à la nature à l'heure qu'indiquait le retour des pies dans les bois (SJ, 404). L'alternance fondamentale

du jour et de la nuit est abrogée par la lumière artificielle. Un univers prend forme, mesuré par la marche des trains bien plus que par celle du soleil (SJ, 65). Les événements profonds de la vie personnelle se retrouvent dénaturés dans la version qu'en donnent les journaux, purs produits de la civilisation urbaine. « Un cercueil descendait la rivière », voilà le titre sous lequel ils relatent le second rêve du second Jeu. (SJ, 44.)

Telles sont les œuvres de l'homme ; aussi est-il « presque toujours décevant de rencontrer la construction humaine » (SJ, 46). Bâtitteur, l'homme élève des murs et pose des plafonds : leur matérialité tangible symbolise les constructions mentales qui confinent l'esprit dans un espace artificiel. Plus de ciel :

*« Nous avons adopté leur tissu de conscience
Nous en avons construit sur ton ciel nos plafonds. »*

(SJ, § 10.)

Jean de Flatterre s'étonnait : « Comment après tant de siècles n'est-on arrivé qu'à construire ces atroces murs de briques, ces rues lugubres, ces lamentables édifices humains ? » Jean de Flatterre s'interrogeait : « Les conquêtes de l'homme dans le champ de la pensée sont-elles aussi misérables que ses cités dans l'espace ? » (SP, 187.) En écho, André Vincentenaire laisse une plainte s'échapper : « Ah ! plus rien n'est divin quand un homme le touche. » (SJ, 105.)

La pétrification de l'esprit est moins avancée dans le musée que dans la foule (SJ, 77-78). Une file d'attente, à la porte du cinéma, témoigne d'un désir d'évasion que l'homme rabat vers ses propres artifices et comment ne pas s'indigner contre

*« Le jour qu'Adam distribue à ses pauvres [...]
La pâture de sens qu'il jette aux misérables
Par ses riches d'esprit presque décomposés. »*

(SJ, § 53.)

Telle est la ville : inhumaine en ce que l'espèce porteuse d'esprit y est malmenée ; humaine, trop humaine, en ce qu'elle l'est par elle-même. Les cieux chantent la gloire de Dieu ; les plafonds et les murs de la ville lamentent la misère de l'homme sans Dieu, de l'homme contre Dieu :

*« Au dehors j'ai vu la bâtisse
Que l'homme élève pour lui seul
Dérivée aux vagues du temps
Et n'offrir à ceux qui l'habitent
Qu'un destin d'abolissement. »*

(CE, 54.)

Inhabitable, la ville n'est de ce fait habitée qu'en apparence et c'est ce qui va détourner d'elle, d'abord, l'itinéraire d'André Vincentenaire en quête de son semblable. La vérité profonde des êtres s'en est pour ainsi dire absente. On ne se rencontre pas dans la ville, on ne fait qu'y parler politique, s'y bousculer, s'y côtoyer, s'y frôler. La ville est creuse, ainsi que le pressentait Calsehenne :

*« J'ai contourné des villes creuses
Pour chercher tes vieux habitants. »*

(SP, 237.)

La ville fait semblant d'être peuplée ; mais qu'y a-t-il de plus peuplé qu'un fond d'être ? Cette question, qui reste en apparence sans réponse, va dérouter André Vincentenaire vers les profondeurs de lui-même, lieu de passage obligé pour le quêteur de joie en attente de véritable communion, orienter son désir de faire corps. Une chose est certaine : ce n'est pas par misanthropie qu'il aura poussé vers l'intérieur (SJ, 222).

L'attraction de la ville

Trois points me semblent devoir être notés à propos du long exode dont le récit mythique constitue le second Jeu

dès qu'a pris fin le temps de la contemplation errante.

Le premier, c'est que la ville ne sera jamais absente de la géographie imaginaire où s'inscrit le parcours du quêteur. Certes elle a disparu des premiers plans mais pour réapparaître à plusieurs reprises, présence lointaine tour à tour audible et visible.

Les quatre compagnons qui gravissent le mont de la Passion entendent distinctement en se retournant vers la vallée la révolte gronder partout contre ce que l'homme a fait de l'homme — et c'est un appel de la ville, de la masse fourmilière des créatures (SJ, 237) ; mais voici l'anticipation d'une gloire à venir : « Eucharistie ! » s'exclamera Denis, parvenu au sommet. — « Mais qu'as-tu vu, Denis, qui t'a inspiré une telle exclamation ? » — « Mais tout, évidemment, toute la terre, avec ses plaines et ses montagnes, ses villes et ses nations ! dans la lumière ! » (SJ, 250.)

Courte station au cours de la redescente : en regardant les feux s'allumer dans les villes de la terre, André Vincentenaire perçoit de nouveau l'appel muet de « ces hommes dans la plaine qu'il (lui) fallait rejoindre » (SJ, 269). Un spectacle analogue s'offre encore à lui lorsqu'il touche le rebord à pic d'un plateau : « une vallée avec un grand fleuve clair [...] mais bien plus proches : des champs cultivés, des routes et des villes ». En bas s'allument les premières lueurs, « lueurs d'esprit humain, note-t-il, que j'allais bientôt rejoindre ». L'heure venue de ce qui sera nommé l'abordage, la ville plus bas fourmillera de touristes et de familles en vacances (SJ, 368, 371, 393). « L'extrême solitude ouvre sur l'univers. » Les profondeurs de soi conduisaient à la ville.

Et c'est bien dans la ville, deuxième observation, dans la petite ville abandonnée depuis la contemplation errante, qu'André va se trouver confirmé dans sa vocation. Dix ans se sont passés. La bourgade n'a pas échappé au quadrillage des moyens massifs de communication puisqu'elle retentit tout entière des dernières nouvelles : « toute la ville discutait des fusées » (SJ, 406, 416). Cette simple rumeur de bourgade au réveil va mettre le poète à pied d'œuvre, le mener jusqu'à son lieu d'Eglise, lui faire concevoir le projet

de mettre sur orbite un corps de parole gravitant autour du mystère comme les ancêtres de Columbia commençaient alors à graviter autour de la planète Terre.

Cela ne se fera pas, troisième observation, sans la médiation de l'ermite dont la seule présence, et quasi anonyme, atteste qu'il n'est pas impossible de mener une vie recluse en Dieu mais au milieu de la foule (SJ, 254). C'est l'ermite qui va rendre André conscient de ce qui le retient encore de rejoindre les hommes. Quand il aura signé du signe de la croix le contrat dans une mesure, quand il aura quitté ce qu'il y avait de trop singulier dans sa quête, quand il se sera dépris de ce dernier surnom d'André Vincentenaire, l'heure sera venue pour lui d'entrer sous son nom de baptême dans le corps d'humanité, pour n'en être qu'une cellule. Par les profondeurs de lui-même, c'est l'ineffable Dieu qui l'a conduit aux portes de la ville. L'heure n'était pas venue pour Jean de Flatterre, ni pour le contemplatif errant. Est-elle enfin venue ? La réponse est au seuil du troisième Jeu, *lieu dit l'Auberge* :

« *Je ne sais pas si je suis prêt mais il est tard.* »

(LPV, 68.)

Le poète dans la ville

Ici prend place, dans la chronologie des biographes, l'événement dont nous avons fait mémoire pour commencer. Pour la rentrée des classes de 1960, souriant concours des causes secondes, Patrice de la Tour du Pin établit son domicile à Paris. A cause d'un arbre miraculeusement préservé dans la cour intérieure, un appartement de la rue du Cherche-Midi sera quelques années plus tard préféré à celui de la rue Huysmans où il s'est installé d'abord. L'église du Bignon-Mirabeau sonnera l'office du dimanche au long du *Petit Théâtre Crépusculaire* : en témoigne une taupe crevée, sur la route déserte de janvier, qui conduit vers la place aux tilleuls, vers l'église où se rassemblent

quelques paroissiens emmitouflés (PTC, 267). Les lieux-dits de l'enfance sauvage jalonneront encore parmi d'autres les premières pages d'*Une lutte pour la vie*, mais la Ville est le lieu où va se mener le dernier combat :

« Mon affaire devra donc être menée bientôt dans la ville de pierre et de publicité et ce changement de résidence suscite déjà en moi la grande ville que bâtit l'homme de ce temps, la ville qui éduque et organise les esprits, la ville neuve, en plein essor. » (LPV, 54.)

Rarement désigné par son nom, c'est Paris, le Paris des années 60, la cité quasi vincentenaire faite et sans cesse refaite de main d'homme.

Les descriptions qui en sont proposées sont remarquablement imprécises. Tandis qu'un sort est fait au moindre lieu-dit du cadastre natal, le paysage urbain du troisième Jeu a tantôt le tracé dépouillé d'une épure, tantôt l'abstraction noire et blanche des prisons de Piranèse. La ville y est réduite à sa plus simple expression : murailles et plafonds, « immeubles géants qui cachent la terre et le ciel », « laboratoires de langages et d'instruments dotés d'une étonnante précision désanimée », (PTC, 75) haut-parleurs dont est trouvée mauvaise la poésie mais aussi, plus visibles que sous les pluies du premier Jeu en ces temps proches de l'an 1968, les pavés, « les pavés opaques en surface du sol, ces pavés au-dessus desquels règne un jour implacable qui tue la sève » (LPV, 270).

Remarquable encore que la ville soit le plus souvent considérée d'une fenêtre : « Et maintenant, regardez par la fenêtre de l'auberge : la ville recouvre l'humus naturel avec son béton, l'humus intérieur avec ses constructions ; et elle dresse en son centre le siège du Tribunal critique. » (LPV, 205.) De la même fenêtre, le poète aperçoit aussi les bureaux des partis politiques, le toit de l'Université et surtout la rue, la foule indifférente à tout ce qu'il peut dire, « la foule un peu marquée par le langage des écoles, des journaux et des partis mais tellement proche du gémissement de la création » (LPV, 272).

« Tout cela, lisons-nous dans la *Lettre d'adieu*, tout cela

je suis impuissant à le chanter et quand je pense à l'emprise continuelle de la ville sur la campagne, je crains que la vieille symbolique naturelle ne se perde. » Pour le dire en vers :

*« Il n'est plus ni bête ni bois
mais la ville et toujours la ville. »*

(LPV, 227.)

En s'établissant à Paris, le poète, on le voit n'a pas changé d'âme. Sauvage il est resté, mais de ce sauvage, le Dieu qu'il n'a pas cessé d'invoquer a pris le temps de faire un témoin pour les hommes. Le dernier état des rapports entre Patrice de la Tour du Pin et la ville est un état violent auquel convient plus d'une métaphore guerrière :

*« J'ai préparé longtemps l'attaque de la ville
Comme un agent secret... »*

(LPV, 114.)

Il s'y est senti introduit comme le guerrier grec à l'intérieur du cheval de Troie. L'« homme de reconnaissance » que l'ermite lui prescrivait d'être porte à peu près le même nom que le (médiocre) officier de reconnaissance qu'il fut sous l'habit militaire — mais il ne sera pas fait cette fois prisonnier :

« A cadavres détruits je rentre dans la ville »

et l'on entend sonner

« la fin du siège et sa victoire sur la ville ».

(55, 437.)

Vigueur du futur simple de l'indicatif dont le timbre clair retentissait déjà à la fin du second Jeu : « dès demain je sauterai parmi les hommes au travail ». Il foisonne à

présent : « voici que ma mission s'éclaire : j'irai dans cet intervalle »... « Oui, j'irai à la ville montante »... « j'habiterai cette maison »... « la ville est riche, j'offrirai pourtant des vivres »... « je tacherai de voir et de faire entrevoir »... (SJ, 369 - PTC, 163 - LPV, 55,56.)

Ceci encore qu'il faut citer in extenso parce qu'on y perçoit en écho l'ardeur juvénile de Jean de Flatterre mais celui qui parle à présent ne met plus sa confiance en la force de son cheval :

*« Dans les mots pétrifiés j'enfoncerai des verbes
Je remettrai en mouvement des signes froids
Et j'en découvrirai aux cloisons de leur ville
Et aux pavés de leur chaussée... »*

(LPV, 95.)

Ce n'est plus à une retraite en forêt qu'il appelle : c'est un feu qu'il vient apporter dans ce pays sans légende qui s'est condamné à mourir de froid, par milliers d'hommes pris dans l'hiver cérébral. Le feu ne cesse de rougeoyer aux pages d'*Une lutte pour la vie*. Domestiqué, il va servir à cuire les aliments que l'étrange aubergiste se dispose à offrir au passant ; mais il a son état sauvage, le feu, et le thème de l'incendie qui courait tout au long de la somme trouve au troisième Jeu son accomplissement.

Dans *la Quête de joie*, poème dit précisément *la ville*, un mystérieux personnage

*... « montait par la route nationale
A la rencontre d'une capitale
Assise dans l'ombre, au-delà de tout. »*

Il longeait les faubourgs sans bruit et ne rompait le silence que par ces mots :

« Il faut porter la flamme aux quatre coins. »

La frayeur s'emparait du poète après qu'il eut exécuté cet ordre de mission :

*« Il faudrait se vautrer dans l'eau servile
Pour sauver ce pauvre corps qui prend peur
Moi qui ai jeté le feu sur la ville. »*

(SP, 290.)

Ainsi parlait d'abord le quêteur de joie. Ecrivant une suite aux carnets de son père, André Vincentenaire élèverait à Dieu cette prière :

*« ... afin qu'à la moindre étincelle
Sur cette création minée je sois
Du feu secret et non de ce qu'il détruira »*

(SJ, 439.)

Plus laconiquement encore, au même second Jeu :

« Que je sois de ton incendie ! »

(SJ, 416.)

C'est à l'incendiaire du troisième Jeu qu'il sera donné d'accomplir ce vœu :

*« Son feu se rapprochait enfin
De celui qu'éteuffait la ville
Sous son poids de pierres stériles
Et de machines à destins. »*

Il n'a plus de goût pour les éclairs hostiles ni pour les hauts effets flamboyants :

*« Pourtant c'était un incendiaire
Qui rôdait le long des murs froids
En glissant aux fentes des pierres
Le sang brûlant de ses artères
Pour que la vie se propageât. »*

(LPV, 66.)

Comment ne pas songer en cet endroit aux mots du Fils de l'Homme : « Je suis venu apporter le feu sur la terre ? » Comment ne pas songer au feu de l'Esprit quand on sait que Patrice de la Tour du Pin avait d'abord songé à terminer la *Somme* par une sorte d'office eucharistique pour la Pentecôte ? Comment ne pas se le rappeler aussi : c'est *dans la ville* que les Douze reçurent l'ordre d'attendre l'Esprit. Point d'autre lieu que la ville qui monte pour guetter la venue de la ville qui descend, qui vient d'en haut, en guetter la venue tout en usant du pouvoir d'en hâter l'avènement :

*« Tu connais mieux que moi les mots qu'il faut
reprendre
Pour la ville d'en haut
Désigne-les dans la cohue de nos langages
Je les retournerai. »*

(LPV, 114.)

La fin de l'exode : Jérusalem

Dans la ville qui monte ; dans la ville qui dresse la bâtisse vers l'âge prochain ; dans la ville où l'humanité indique un homo technicus et peut-être dominus au sommet d'une échelle dont les premiers barreaux sont occupés par l'homo faber et l'homo sapiens ; dans la ville qui, pour se rapprocher du soleil déroule le ruban de béton d'une autoroute à travers le domaine des paradisiens et des enfants chanteurs ; dans un siècle qui s'urbanise ; dans un Paris qui ne dresse plus vers le ciel la ferraille du début du siècle mais le béton de Pleyel et de Montparnasse, c'est là que le 28 octobre 1975, ce que nous appelons la mort vint saisir Patrice de la Tour du Pin, ouvrir sur lui les portes de la Jérusalem d'en haut, accomplir à jamais ce désir en lui, vivant depuis l'adolescence, de *faire corps*, de rejoindre les hommes autrement qu'en leur propre absence à eux-mêmes et à Dieu, d'avoir part éternellement à cette fête

des Tabernacles (PTC, 94) où les tentes des hommes, au désert, se trouvent « réunies par ce qu'elles couvrent » : Jérusalem céleste, bâtie comme une ville où tout ensemble fait corps, ville à venir et cependant natale, dont le nom souvent suggéré apparaît en ces vers magnifiques qui n'auront peut-être pas cessé d'orienter la marche du poète vers la Ville s'il est vrai qu'en toute chose la fin éclaire le commencement :

*« Ils vont m'affubler d'irréel
 Pour avoir dit ce que j'ai dit
 A leur inquiétude mordante
 J'ai pour répondre ton tranchant
 Et quoi? — dressée sur la coupure
 La Ville imprenable et sereine
 Où je peux m'abriter, étant
 De Jérusalem, à l'orient. »*

(SJ, § 75.)

Maurice DELEFORGE